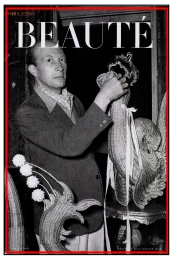
VANITY FAIR
Pays : FR
Périodicité : Mensuel
OJD : 87860



Date : DEC 17/JAN 18
Page de l'article : p.152-157

VANITY FAIR FLASHBACK

BEAUTÉ

Tous droits réservés à l'éditeur

GOURCUFF@ 9450492500501

VANITY FAIR
Pays : FR
Périodicité : Mensuel
OJD : 87860

Date : DEC 17/JAN 18
Page de l'article : p.152-157

intérieurs

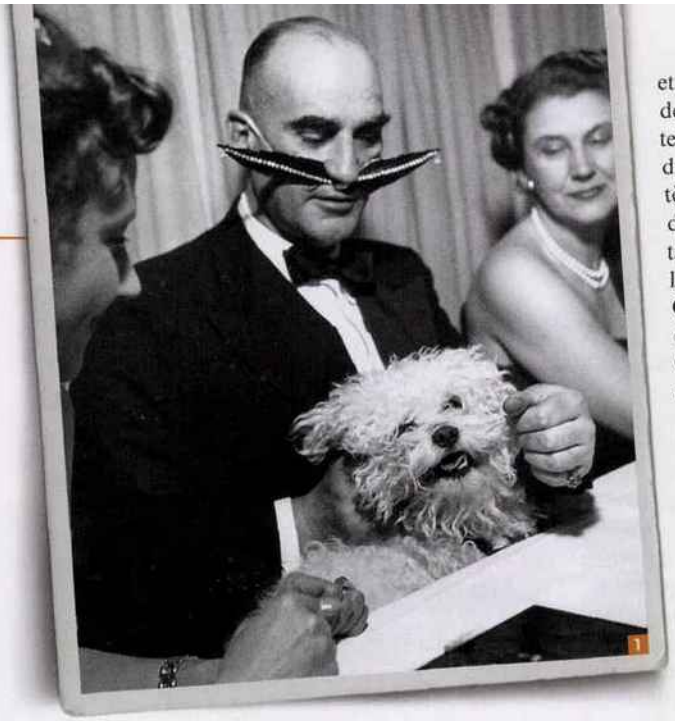
Maniéré, extravagant, membre éminent de la Café Society et ami de jeunesse de Christian Dior, Georges Geffroy n'a jamais voulu choisir entre le décor et le décorum. DOMINIQUE PAULVÉ ressuscite cet autodidacte touche-à-tout qui a empli de faste et d'éclat les plus belles demeures de l'après-guerre.

MARÉCHAL DES LOGIS
Trônant dans le salon de Geffroy, rue de Rivoli, la table à combinaisons de Weisweiler (fin XVIIIe) devant un autoportrait de Christian Bérard. Page de gauche, Geffroy, surpris par l'objectif d'André Ostier, peaufine l'élément d'un décor.

Tous droits réservés à l'éditeur

VANITY FAIR
Pays : FR
Périodicité : Mensuel
OJD : 87860

Date : DEC 17/JAN 18
Page de l'article : p.152-157



Ils se nommaient Victor Grandpierre, Emilio Terry, Alexandre Serebriakoff, Cassandre, André Beaurepaire, Henri Sauguet ou Jean Cocteau. Ils étaient peintres, décorateurs, architectes, scénographes. Ils constituaient, au côté du génial Christian Bérard, les artistes de la future Café Society, des créateurs dont l'inventivité allait donner le ton de l'avant-garde et les témoins privilégiés de l'arrivée du New Look de Christian Dior, voici tout juste soixante-dix ans. Mais qui s'en souvient ? Qui se rappelle le plus singulier d'entre eux, Georges Geffroy, maître incontesté des décors fastueux des années d'après-guerre ?

Cet autodidacte protestant, né en 1905 (comme Christian Dior), a d'abord jeté son dévolu sur la mode. Poussé par une envie forcenée de briller au firmament du monde parisien, il parvient à se faire engager, à moins de 20 ans, chez Paul Poiret, puis chez Redfern & Sons. Michel de Brunhoff, rédacteur en chef du mensuel *Le Jardin des modes* qui a détecté son joli coup de crayon, lui commande des croquis de couverture pour le magazine. Puis c'est Jean Epstein, en 1925 toujours, qui lui demande de créer les décors de son film *Les Aventures de Robert Macaire.* On ne sait pas comment il se débrouille, mais Geffroy est sur tous les fronts ! Recruté comme modéliste par le couturier et parfumeur Jean Patou, c'est chez le poète Max Jacob qu'il rencontre Christian Dior. Ce dernier donne, dans son autobiographie, une vision très différente de l'homme secret, hautain et renfermé qu'il deviendra plus tard : « Ce fut dans un merveilleux climat de fous rires et de farces que je connus Maurice Sachs. Georges Geffroy, alors dessinateur de mode, Marcel Herrand, déjà célèbre... Bérard crayonnait des frontispices et des projets de costumes. Que de soirées folles ! Que d'inventions étonnantes ! Ce temps merveilleux, ce temps de la jeunesse, je l'ai millésimé 1928. » On jouait aux charades, on se déguisait entre copains, souvent homosexuels. À cette époque se créent des amitiés de toute une vie. Et, pour Geffroy, une admiration sans bornes pour « Bébé » Bérard.

Le décorateur a déjà un pied dans le monde de la haute couture quand, en 1938, Robert Piguet, « le prince de la mode », ouvre un nouveau salon au 3, rond-point des Champs-Élysées et confie à Geffroy la réalisation de l'atmosphère de son appartement. Et ainsi, vingt-cinq ans durant, Geffroy aura une clientèle de Français distingués et de riches étrangers venus s'installer à Paris : Alexis de Redé, les Durand-Ruel, les Duff Cooper, le vicomte et la vicomtesse de Bonchamps, les Guinness, Daisy Fellowes, Pamela Churchill...

En 1944, son premier chantier d'importance est celui du couturier Marcel Rochas qui désire pour sa nouvelle épouse, « la belle Hélène », un écrin digne d'elle. Dans le livre en hommage à son père, *Marcel Rochas, audace et élégance* (Flammarion, 2015), sa fille Sophie rappelle que « le mobilier fut choisi par Georges Geffroy, qui a apporté ses conseils d'homme de goût et d'amateur, exigeant du moindre objet un caractère raffiné ». Cinq ans plus tard, lorsque Rochas souhaite changer l'ambiance de son salon de l'avenue Matignon, c'est encore à son ami Geffroy qu'il s'adresse. La fille du couturier se souvient avec enthousiasme de l'oracle du grand décor, qu'elle a bien connu, enfant : « J'avais 11 ans quand Geffroy est mort et j'ai passé dix années absolument magiques entre un roi et une reine dans un palais conçu par un père magicien. Je l'adorais ! Je l'appelais "mon tonton Georges". Il était très sophistiqué, sentait merveilleusement bon et avait une manière très particulière de parler en supprimant les "r". Quand il passait à la maison, j'avais une accréditation spéciale pour déjeuner avec les grandes personnes. Geffroy venait avec Alain Delon... un choc pour moi ! » – on ne déjeune pas tous les jours avec « le Samouraï »... « Geffroy était aussi un extravagant. Quand il était de mauvaise humeur, il jetait ses gants comme le faisait un chevalier du Moyen-Âge qui voulait défier quelqu'un au combat ! »

Despote éclairé

À 37 ans, Geffroy est lancé. Il s'est créé un personnage. Et qu'on l'adore ou qu'on le déteste, toujours on le respecte. Il affiche des allures hautaines, feint de mépriser la terre entière, n'accepte qu'un seul chantier à la fois, accompagne ses clients chez les antiquaires et choisit leur mobilier, emmène leurs épouses chez les couturiers, et, en despote éclairé, décide de leur style, lui-même s'habillant chez Cifonelli, grand maître du tombé de l'épaule. Il reçoit ses habitués dans son sublime appartement de la rue de Rivoli dont les fenêtres s'ouvrent sur le jardin des Tuileries. « Mon potager », lance-t-il royalement à ses hôtes. Contrairement à la légende, Geffroy sort peu dans le monde. Certes, au cours des ans, on le voit dans des dîners à l'ambassade de Grande-Bretagne, participant à une croisière sur *La Gaviota* ou magnifiquement

Tous droits réservés à l'éditeur

« Geffroy était aussi un extravagant. Quand il était de mauvaise humeur, il jetait ses gants COMME LE FAISAIT UN CHEVALIER DU MOYEN-ÂGE. »

SOPHIE ROCHAS, FILLE DE MARCEL ET HÉLÈNE ROCHAS

costumé dans de grands bals. Ainsi celui donné par Charles de Beistegui le 3 septembre 1951 au palais Labia à Venise : il y fait une entrée ébouriffante, déguisé en oiseleur de l'empereur, en compagnie d'Alexis de Redé, d'Arturo López Willshaw et de sa femme Patricia. Ou le bal des artistes, en février 1956 chez les Noailles, où il se grime en Alexandre Dumas fils et Christian Dior en Barbey d'Aurevilly. Geffroy était très lié à Marie-Laure de Noailles, avec laquelle il avait de mémorables disputes. Dans leurs périodes de fâcherie, lorsqu'il lui téléphonait, elle faisait semblant de ne pas le reconnaître : « Qui êtes-vous ?

– Mais Georges Geffroy ! [Le nom se prononce "j'ai froid".]

– Eh bien, couvrez-vous, et au revoir monsieur ! »

Son filleul, Nicolas Petitjean, qui l'a beaucoup fréquenté de 1960 à sa mort en 1971, garde le souvenir d'« un homme à l'élégance vestimentaire et intellectuelle remarquable ». Il ajoute : « Il était très introverti, ne se plaisait que chez lui, dans cette bonbonnière où il avait rassemblé des objets rares, sélectionnés avec soin, comme un chat égyptien couché sur un lit d'or côtoyant une œuvre moderne. Son rayon d'action tournait autour de son appartement, entre la place Vendôme et la rue Saint-Honoré où son chauffeur le baladait. Il était très généreux avec moi, très attentionné. Pour ma première communion, il m'a offert une montre Breguet. Et puis un avion téléguidé, trouvé au Nain bleu... Nous avions de grandes conversations durant de bons déjeuners concoctés par Odette, sa cuisinière, car il était très gourmand. »

En octobre 1944, Geffroy crée la bibliothèque pour le nouvel ambassadeur de Grande-Bretagne à Paris, Duff Cooper (que Louise de Vilmorin appelle « coquille » parce que « coquille Duff », comme le note Jean Cocteau dans son *Journal).* Dessinée par Geffroy – conseillé par Charles de Besteigui et Christian Bérard – cette bibliothèque est l'une des seules réalisations du décorateur encore intacte de nos jours, avec l'escalier de l'hôtel particulier de l'avenue de Messine, conçu pour Alain Delon, ce qu'ignorent probablement les jeunes filles en costumes traditionnels et coiffes fleuries réunies pour une photo officielle dans l'actuel centre culturel ukrainien.

Poupées de mode

En mars 1945, Geffroy participe à un événement d'importance : le théâtre de la mode. Afin de rappeler aux Françaises et au monde entier que la haute couture n'est pas morte, Robert Ricci, fils de Nina, a l'idée, soutenue par Lucien Lelong, de démontrer, en une exposition, le savoir-faire d'un artisanat unique au monde. Bébé Bérard et Boris Kochno sont les responsables artistiques de cette opération. Les plus grands noms parisiens, cinquante-deux couturiers, décorateurs, coiffeurs, modistes, bottiers, joailliers, répondent présent – bénévolement – pour habiller →

US ET COSTUMES
(1) Au « bal mouche et moustache ». (2) En Charles VII au « bal des rois et des reines », à Paris en 1949. (3) Au « bal du siècle » en 1951. (4) Un salon décoré par Georges Geffroy.

Tous droits réservés à l'éditeur

VANITY FAIR
Pays : FR
Périodicité : Mensuel
OJD : 87860

Date : DEC 17/JAN 18
Page de l'article : p.152-157

LES BALS DANS LA PEAU

(1) En 1948, Georges Geffroy, chez lui, rue de Rivoli devant son portrait peint par François de Bigorie. (2) Geffroy en « grand oiseleur de l'empereur » et Redé au « bal du siècle » donné par Charles de Beistegui en 1951 à Venise. (3) Patricia López-Willshaw, Lilia Ralli et Georges Geffroy. (4) Alexis de Redé en 1968, dans son bureau de l'hôtel Lambert, devant la bibliothèque à colonnades couleur lapis lazuli conçue par Georges Geffroy. (5) Georges Geffroy et Christian Dior, à droite.

Tous droits réservés à l'éditeur

des poupées miniatures évoluant dans des saynètes exposées au pavillon de Marsan. Georges Geffroy crée le décor, « un salon de style » où il met en scène des robes du soir de Balmain. Saluons au passage Susan Train, à l'époque rédactrice à l'édition française de *Vogue*, qui, grâce à son acharnement, réussit, en 1990, à redonner vie à ce petit théâtre au musée des Arts décoratifs, après avoir redécouvert les poupées, oubliées au Maryhill Museum of Art de Goldendale.

Les commandes affluent pour le décorateur qui impose ses marques de fabrique : un style XVIIIe, des murs en trompe-l'œil et des décors peints à la main, des escaliers majestueux, des colonnades flanquant les bibliothèques et de somptueux tissus qu'il fait fabriquer pour son usage exclusif, à Lyon, chez Prelle. Dans les livres de contremarque des archives lyonnaises, pour des raisons de confidentialité, Geffroy figure sous le numéro 757 (et Victor Grandpierre, 725, notamment). Il commande de riches velours de soie vert bronze et abricot destinés à Guillaume et Dale de Bonchamps, de l'imberline bleu et blanc pour Daisy Fellowes, de la faille « rose Geffroy » et du taffetas cerise pour l'hôtel particulier de sa meilleure amie, Nicole de Montesquiou, à Neuilly. « Elle se plaignait du cancanement des canards du lac voisin qui la réveillait. Tonton Georges a fait combler le lac », se souvient encore Sophie Rochas.

Pour la maison d'Arturo López Willshaw à Neuilly, aux allures de palais de Versailles miniaturisé, Geffroy est plus conseiller que créateur, sauf pour l'atelier sous les combles transformés en un lieu de conversation intime. En revanche, il sera l'unique concepteur du décor de son yacht, *La Gaviota*, ce qui fait dire à Cecil Beaton dans *Cinquante ans d'élégances et d'art de vivre* (1954, réédité en 2017 aux éditions Séguier) : « Le yacht, avec ses dorures, ses chinoiseries et ses meubles signés de maîtres ébénistes, est certainement unique dans l'histoire de la navigation. » Arturo López Willshaw loue alors pour son jeune et bel amant, le baron Alexis de Redé, le premier étage du célèbre hôtel Lambert, excentré de la maison de Neuilly où il vit avec son épouse (et néanmoins cousine) Patricia. Geffroy est le maître d'œuvre de ce décor somptuaire. Et bien des fêtes mémorables ont eu lieu dans la galerie d'Hercule sous les plafonds peints par Le Brun.

Lorsque Christian Dior achète l'hôtel particulier du boulevard Jules-Sandeau, il ménage les susceptibilités de ses deux amis : il confie ses appartements privés à Victor Grandpierre et la partie réception à Georges Geffroy, où celui-ci réalise un décor Louis XVI-1910 qui rappelle à Dior celui de son enfance dans la maison de Granville et lui fait dire : « Son moelleux général sied à ma replète personne. » C'est encore Grandpierre qui décore les salons de l'avenue Montaigne, et Bérard la boutique des colifichets.

Pas de ce monde-là

Le dernier chantier de Geffroy, en 1969, est celui de l'appartement boulonnais d'Anténor Patiño, héritier du roi de l'étain et passionné de style Louis XV. Il va y déployer tout son talent, dans des orgies de tissus, de meubles et d'objets précieux. Son chant du cygne. Car les années 1960-1970 marquent un tournant dans le monde de la mode et de la décoration. De nouveaux matériaux apparaissent et Yves Gastou habille de skaï vert pistache des chaises Louis XVI d'époque. Pour les pièces privées de l'Élysée, le président Georges Pompidou commande à Pierre Paulin des sièges ergonomiques où peuvent se lover des jeunes femmes habillées par Courrèges. Geffroy n'est pas de ce monde-là. À la fin de son existence, il en conçoit une certaine amertume, mais, rue de Rivoli, la vie s'écoule toujours comme dans les années 1940. Michel Guéranger, jeune peintre et graphiste à l'époque, a beaucoup fréquenté le décorateur : « J'avais été charmé et intrigué par son personnage, nous rapporte-t-il. Il était hors du temps dans ma vie de bohème. Chez lui, c'était "open bar" le soir, dans son décor magnifique, où trônait dans le salon un portrait de lui réalisé par Bérard. Je ne sais plus comment, mais il a même réussi à y donner un bal où de vieilles dames couvertes de diamants m'hallucinaient ! Il était très amusant, avait une grande élégance du geste et de la parole, et en usait, de ses doigts bagués qu'il agitait frénétiquement. Il faisait pour nous un numéro d'acteur, nous racontant ses rendez-vous avec les ouvriers, ses constats du travail de la journée, ses "pince-fesses" mondains, ses week-ends chez les Patiño. Mais cela tournait toujours autour de la décoration, sa seule passion. Après, on allait dîner en petit comité à La Calèche, rue du Cherche-Midi. » En 1970, Charles de Beistegui et Marie-Laure de Noailles disparaissent. Dans l'anonymat, Georges Geffroy leur survivra un an.

> « Sa meilleure amie, Nicole de Montesquiou, se plaignait du cancanement des canards du lac voisin. TONTON GEORGES L'A FAIT COMBLER. »
>
> SOPHIE ROCHAS

Une nouvelle époque a posé ses marques. Ce qui ne veut pas dire que « le style Geffroy » soit totalement oublié, même si le décorateur fustigeait, à la fin de sa vie, « les caprices de gens qui changent de décor comme de garde-robe ». Le designer Hervé van der Straeten, concepteur du flacon du parfum Dior J'adore, fait pour nous un saut dans le temps : « Étudier l'évolution des goûts m'intéresse : comment l'identité classique de Georges Geffroy se retranscrit-elle dans le travail du designer ? Il était à la recherche de luxe et de perfection, sans que cela ne soit ostentatoire, et c'est ce qui nous rapproche. Tout comme lui, mes rapports avec les artisans sont essentiels. Il faisait fabriquer ses tissus en exclusivité ; moi, j'ai mes propres ateliers, de bronziers ou d'ébénistes, qui mettent leur savoir-faire au service de mon métier. » Un autre point commun entre les deux artistes : le miracle de l'équilibre. □

Georges Geffroy : 1905-1971, une légende du grand décor français de Pierre Arizzoli-Clémentel, préfacé par Hubert de Givenchy (éditions Gourcuff Gradenigo, 2016).

Tous droits réservés à l'éditeur